



Aline Schlaepfer.- *Les intellectuels juifs de Bagdad: Discours et allégeances (1908-1951)* (Leiden: Brill, 2016), 318p.

L'histoire contemporaine des juifs du Moyen Orient reste un sujet à développer; le livre d'Aline Schlaepfer contribue à cette historiographie d'une façon opportune. En France surtout, ou peut-être mieux en langue française, le Maghreb reste un site privilégié des recherches sur l'histoire des juifs du monde musulman, d'abord parce qu'il y avait une immigration des juifs maghrébins en France tellement importante au vingtième siècle, et deuxièmement à cause de l'abondance des sources en français concernant

les juifs (celles de l'Alliance Israélite Universelle avant tout). C'est aussi l'activité scientifique des chercheurs maghrébins, surtout marocains, qui contribuent à l'historiographie si riche des juifs de l'Afrique du Nord (voir, par exemple, le numéro spécial de *Hespéris-Tamuda* sur "Jews of Morocco and the Maghreb: History and Historiography," vol. LI, fascicule 2-3, 2016).

En outre, l'expérience des juifs en Irak contemporain est particulièrement fascinante pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des non-musulmans dans le monde arabe à cause de plusieurs éléments: les juifs d'Irak étaient parmi les plus arabisants de tous leurs coreligionnaires, et par conséquent les plus actifs dans le milieu intellectuel et littéraire. Ainsi, le terme "juif arabe," qui a suscité quelque peu de controverse parmi les chercheurs et le public dans les décennies récentes, était utilisé par les juifs irakiens comme un mode d'auto-identification dans une mesure beaucoup plus importante que chez d'autres juifs du monde arabe.

Le livre de Schlaepfer, donc, est surtout bienvenu dans le sens où il traite l'histoire des juifs d'Irak en s'appuyant principalement sur des sources arabes. Schlaepfer nous livre un compte très détaillé des différentes tendances culturelles, politiques, et littéraires parmi les intellectuels juifs de Bagdad, principalement à partir des journaux, revues, et autres publications similaires. Elle croise ces sources assez peu exploitées avec des mémoires, des ouvrages secondaires sur l'histoire de l'Irak (qui ne sont pas forcément centrés sur les juifs), et des archives (parmi lesquelles les archives de l'Alliance Israélite Universelle – plus ou moins impossible d'y échapper dans l'histoire contemporaine des juifs dans le monde islamique – mais aussi les archives du

Foreign Office du Royaume Uni (National Archives), des archives privés, et mêmes des entretiens avec des juifs irakiens toujours en vie).

Un aspect qui pèse beaucoup sur l'histoire juive irakienne –et effectivement sur toute histoire des juifs du monde arabe– est le départ massif des juifs après la création de l'état d'Israël en 1948 (pour ceux d'Irak, presque tous sont partis entre 1950-51). Les chercheurs qui s'intéressent à l'expérience juive au Moyen Orient ont souvent du mal à écrire l'histoire du vingtième siècle sans “céder à la tentation téléologique que nous inspire l'idée qu'il existe, aujourd'hui, un État pour les juifs” (4). Schlaepfer réussit à nous présenter une histoire des juifs irakiens dans laquelle le Sionisme et les tensions intercommunautaires ne sont pas absents, mais ne sont pas non plus dominants ni tout-puissants.

Un avantage du livre de Schlaepfer est qu'il présente l'histoire intellectuelle comme un champ liant la littérature et la presse politique. Elle démontre à quel point les débats politiques se déroulaient à travers les romans et les nouvelles, et comment les intellectuels juifs utilisaient la littérature pour disséminer leurs idées concernant la société irakienne. Elle donne comme exemple les nouvelles de Ya'qūb Balbūl, qui recourt à la fiction pour “rendre compte de la misère du peuple, en particulier de celle des classes moyenne et pauvre, avec un sens plus vif de la réalité ...” (130). D'ailleurs, l'attention soigneuse aux textes primaires sur lesquels elle s'appuie pour ses conclusions – aussi bien littéraires que non – permet Schlaepfer d'offrir à ses lecteurs une analyse textuelle profonde et détaillée qui est souvent plus commune chez les spécialistes de la littérature que chez les historiens.

La périodisation de Schlaepfer nous permet de suivre le développement des intellectuels juifs irakiens à travers les courants de transformation en Irak plus largement. Elle montre comment les intellectuels juifs sont passés d'un “rôle d'agents des valeurs de l'État” dans les années 1920 à un “rôle de *muthaqqaf*, d'intellectuel moderne en conflit avec l'État” après la mort du roi Faysal I^{er} en 1933 (246-7). Dans la première étape, les juifs représentaient une sorte d'enfants modèles de la diversité et de la tolérance d'Irak. De plus, les débats intra-juifs se concentraient sur le niveau du communautarisme que les juifs devaient adopter; est-ce qu'ils allaient demander la prolongation du modèle du “millet” ottoman, avec une autonomie assez importante pour la communauté juive et son administration, ou plutôt l'intégration complète dans la société irakienne, sans distinction de religion?

Dans la deuxième période, par contre, les juifs s'intégraient plus avec leurs compatriotes non-juifs concernant les questions sociales et politiques

du jour. Même si les juifs avaient des soucis particulièrement importants pour eux, surtout la question du Sionisme et de la Palestine, ils participaient aux débats généraux politiques de l'époque. Sur le point du Sionisme, les juifs étaient majoritairement alliés avec les non-juifs en s'opposant au mouvement nationaliste juif. Des juifs communistes ont même formé la Ligue antisioniste en 1944, dont tous les fondateurs étaient juifs (mais qui comptait aussi des non-juifs parmi ses membres).

Schlaepfer a mis en avant la complexité et la diversité des positionnements pris par les juifs de Bagdad concernant, par exemple, la place des juifs dans l'identité arabe, dans la nation irakienne en train d'être construite, et l'équilibre entre des mobilisations communautaires et l'intégration dans la société plus large. Elle montre, par exemple, que pendant les années 1940, les juifs irakiens étaient actifs dans plusieurs mouvements politiques, même si l'accent jusqu'ici a été mis sur leur participation dans les mouvements communistes et sionistes. Elle les trace dans plusieurs partis politiques de gauche, plus modérés que les communistes, au sein desquels la participation des juifs n'a pas été soulignée auparavant.

L'accent mis sur l'hétérogénéité des positions des juifs irakiens est une approche différente de celle prise par Orit Bashkin, dans son livre paru en 2012 sous le titre *Nouveaux babyloniens; Une histoire des juifs dans l'Irak contemporain* [*New Babylonians: A History of Jews in Modern Iraq*, (Stanford University Press, 2012), 328p]. Le livre de Bashkin traite à peu près les mêmes années, avec un accent mis sur les juifs actifs dans le monde de la presse et de la littérature; de même, beaucoup des personnages clés dans le livre de Schlaepfer sont centraux dans celui de Bashkin (comme, par exemple, Anwar Shā'ūl ou Meir Baṣṣīr).

Mais le livre de Bashkin tente plus particulièrement à rejeter la version de l'histoire des juifs d'Irak qu'il voit comme un déclin presque inévitable vers l'exode ou le sionisme. Bashkin et Schlaepfer soulignent toutes les deux la participation des juifs dans le projet national irakien. Par contre, Bashkin insiste aussi sur l'identité arabe des juifs d'Irak. Même si elle reconnaît que tous les juifs irakiens ne se présentaient pas comme arabes, elle les comprend comme participant d'une "judéité arabe" (*arabjewishness*) dans la mesure qu'ils "écrivaient en arabe, lisaient des textes en arabe, échangeaient avec leurs compatriotes arabes musulmans et chrétiens, et appréciaient le cinéma, la musique, et le théâtre arabes"(2). Pour Schlaepfer, l'identité arabe des juifs irakiens n'est qu'un élément parmi d'autres qui composaient leur identité et qui informaient leurs attitudes envers le nationalisme irakien.

En général, Schlaepfer ne présente pas son livre comme voulant changer une dimension spécifique de l'historiographie des juifs d'Irak (ou des juifs du monde musulman/Moyen Orient); elle écrit que son livre "complète la tradition historiographique consacrée aux juifs d'Irak ..." (5). Tout de même, son livre suggère quelques modifications, ou peut-être plutôt des précisions, aux arguments mis en avant par Bashkin. Par exemple, tandis que Bashkin nous informe que "Le sionisme ne jouait pas un rôle important dans les débats autour de l'identité juive irakienne avant 1947" (5-6), Schlaepfer démontre que les conflits en Palestine, le futur des Palestiniens et le mouvement sioniste étaient déjà des questions importantes pour les intellectuels juifs irakiens dès les années 1930.

Le livre de Schlaepfer restera une référence pour les spécialistes de l'histoire contemporaine de l'Irak, et surtout l'histoire de ses juifs, pendant des longues années. De toute façon, on aurait aimé un peu plus de comparaison avec les expériences d'autres communautés juives du monde arabe, surtout du Proche Orient, et une contextualisation plus ancrée de l'histoire de l'Irak dans celle de la région plus généralement. Une telle mise en contexte aiderait, peut-être, à atténuer les difficultés que peut susciter "une approche strictement communautaire" dans un effort de "traduire la complexité de l'histoire irakienne au XX^e siècle" (248). Mais c'est clair que la complexité de l'histoire des intellectuels juifs est vivement mise à l'évidence dans cette étude minutieuse et détaillée.

Jessica M. Marglin

University of Southern California